

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
SÉRIES QUOTIDIENNES  
POUR LES ÉTATS-UNIS...  
POUR L'ÉTRANGER...  
Les abonnements se paient à l'avance.

Le Numéro



Cinq sous

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
SÉRIES SEMAINE  
POUR LES ÉTATS-UNIS...  
POUR L'ÉTRANGER...  
Les abonnements se paient à l'avance.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE. LITTÉRAIRE.

PRO ARIS ET FOOS

SCIENCES ARTS

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 21 JANVIER 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.  
Bureau: 232 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.  
Retouré au 117 Post Office at New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIS RÉDUIT DE LA QUINTE PARTIE, VOIR LES AUTRES PAGES.

## Le Bon Crime.

Un soir de juin — vous savez, un de ces purs et calmes soirs où il semble que la nuit ne viendra jamais, et où, dans le ciel couleur de turquoise, passent et repassent de souples hirondelles — le père Volcan, le vieux marchand de tabac du village de Saint-Martin-l'Église, était assis sur un banc de bois, près du seuil de sa boutique et fumait délicieusement sa pipe, lorsqu'il aperçut, au bout de la rue du village, le curé, M. l'abbé Poulier, qui venait, obèse dans sa soutane, et son chapeau romain en arrière, acheter, selon son habitude quotidienne, ses quatre sous de tabac à priser.

La sympathie était née depuis longtemps entre ce fumeur émérite et ce prieur déterminé: car tous deux étaient de braves gens. Et ce soir-là, le curé, après avoir puisé une première prise dans sa tabatière fraîchement remplie, s'assit sur le banc, à côté du père Volcan, pour prendre le frais et faire un bout de causette.

Mais le marchand de tabac était taciturne.

Il finit par retirer sa pipe de sa bouche, la regarda pendant une minute comme pour lui demander conseil, et, ayant reçu d'elle, probablement, une tacite approbation, il se tourna brusquement vers l'abbé Poulier.

— Monsieur le curé, dit-il avec un peu d'embaras, vous ne voyez pas à la messe et aux vêpres, mais vous ne m'en voulez point, et vous avez raison, car vous savez que je suis seul à la maison et que je ne peux pas fermer mon débit pendant le temps des offices... Au fond, j'ai de la religion, et le jour où je serai très malade et que je sentirai que je vais passer l'éternité, eh bien, soyez tranquille, je vous enverrai chercher avec le bon Dieu et tout le fourniment... Je n'ai rien fait d'impardonnable, vous vous en doutez bien... Pourtant, il y a une action de ma vie qui me préoccupe, quand je me la rappelle, plus que toutes les autres, oh ! mais, là, qui me préoccupe, au point que j'ai eu souvent envie d'aller vous voir et de vous la raconter.

— Rien n'est plus facile, répondit le prêtre, avec surprise du ton sérieux dont le père Volcan avait prononcé ces dernières paroles. Je suis, tous les samedis, de cinq à six, au confessionnal... Mais le marchand de tabac l'interrompit :

— Ah ! voilà !... C'est plus compliqué que ça n'en a l'air... Et il y a des moments où je me demande si cette action est la plus mauvaise ou la meilleure que j'aie commise... Écoutez, monsieur le curé ! Vous êtes des tombeaux à secrets, vous autres, par profession... Si je vous disais la chose, ici, tout bonnement, pour avoir votre avis d'homme à l'homme, ça mourrait tout de même entre nous, n'est-ce pas ?

— Assurément, fit le curé. Même en dehors du tribunal de la pénitence, je suis très discret. Et si cette confidence peut vous soulager... — Eh bien ! ça va... merci ! s'écria le bonhomme. Vous me rendez là un vrai service... Puis, baissant la voix :

— Ah ! dame, l'histoire est terrible... C'est égal la confiance me revient, et j'ai comme une idée que vous m'a jugerez avec indulgence... En deux mots, voici la chose : j'ai été complice d'une escroquerie et j'ai tué un homme... mais je crois quand même que j'ai bien fait... Écoutez-moi ça...

— D'abord il faut vous dire que, vers 1868, avant la guerre, j'étais déjà un vieux briquet. Quarante

ans de service. Je venais de me rengager et de toucher la prime. J'étais sergent et je devais toujours rester sergent, bien entendu. Parmi les vétérans à deux brisques, j'étais un des moins abrutis, attendu que je n'ai jamais aimé à lever le coude. Or, voilà qu'un immatriculé dans ma compagnie, la troisième du premier, un engagé volontaire, un jeune homme bien né, qui n'avait pas de quoi payer la pension à l'École militaire, mais qui voulait quand même être soldat et décrocher l'épaulette, par le plus long, en passant par les bas grades. Il me plut tout de suite, le nouveau. Un beau garçon blond, à moustaches rousses, ayant une flamme de brave dans le regard, poli et bon enfant pour tout le monde, mais avec je ne sais quoi de sérieux dans sa personne, qui faisait dire : "Toi, tu seras un chef !" Je me pris de goût pour ce Louis Pascal — c'était son nom — et je pus lui donner d'abord quelques bons conseils, lui adoucir les ennuis du début. Caporal au bout de six mois, il attrapait bientôt son galon d'or, et nous devenions un paire d'amis.

— Là-dessus, la guerre est déclarée, et nous sommes du premier coup de chien, à Wissembourg. C'est là que j'ai vu Pascal au feu. Oh ! superbe ! L'intrépidité froide, la meilleure.

— A Champsigny, j'attrape un prunon dans la cuisse, et j'étais pris par les Prussiens, si mon brave Pascal, qui lui-même saignait de dix blessures, ne m'avait pas pris les deux bras et ramené à l'ambulance, au milieu des balles... Vous concevez, n'est-ce pas ? que j'adorais cet homme-là !... Au si, lors qu'il put venir me voir, au Val-de-Grâce, après la capitulation, au moment où je commençais à marcher avec une canne, et lorsque je vis ses deux canons et sa croix, ma foi ! j'ai envoyé promener la hiérarchie et je suis tombé dans ses bras en pleurant comme une bête... Lieutenant et décoré ! Il était sûr, maintenant, de devenir colonel, général, est-ce que je sais ?

— Du temps passa. Me voilà libéré. Et comme les quelques centaines de francs de ma retraite c'était un peu court, et même trop court, je cherche et je trouve un emploi de gardien de chantier, chez un entrepreneur de démolitions du côté d'Ivry... Un après-midi, j'étais en train de ranger de vieilles ferrailles, quand je m'entends appeler par mon nom. Je me retourne et je vois devant moi mon lieutenant en bourgeois, le tuyau de poêle sur la tête, mais toujours bel homme dans sa redingote boutonnée, avec le petit bout de ruban rouge.

— Ah ! pas plus fier qu'autrefois. On se donne l'accolade, il me demande si je vais bien, si je suis content, et, comme il m'arrive de lui dire :

— Savez-vous, mon lieutenant, que c'est la première fois que je vous vois en tenue civile ?

— Eh bien ! moi, brave Pierre, qu'il me répond, tu ne me verras plus autrement.

— Comment ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que je ne suis plus militaire, que j'ai donné ma démission.

— Tout en faisant les cent pas à côté de moi dans le chantier plein de débris, il me conta son affaire. Une femme !... J'aurais dû le deviner... Il quittait le service à cause d'une femme. A Toulouse, où il t'nait garnison en dernier lieu, mon jobard de lieutenant était devenu amoureux fou de la fille d'un professeur du lycée, qui logeait dans la même maison que lui. Mais voilà ! un officier ne peut se marier qu'en justifiant de la dot réglementaire, et le pauvre garçon, pas plus que le futur beau père, n'avait pas le premier sou des trente mille francs. Alors, il avait, par coup de tête, donné sa démission. Heureusement qu'il avait aussitôt trouvé une bonne place, à Paris, chez un banquier, à cause de sa décoration. Et, franchement, disait-il, ne regrettais rien, attendu qu'il était heureux comme un dieu avec sa petite femme, qui allait bientôt lui donner un bébé. Et il venait m'inviter à dîner avec eux, le dimanche suivant, dans leur petit nid d'amoureux, au cinquième étage d'une maison du boulevard des Batignolles.

— J'y allai, avec ma redingote à

manger du rôti, astiqué comme pour la revue du colonel. Et, dès que j'eus vu Mme Pascal, allez ! j'excusai la félic de mon lieutenant.

Il paraît que Pascal avait tout de suite attrapé le manie ment des affaires, si bien que son patron, au bout de deux ans, le promut pour associé, et que mon lieutenant allait tous les jours à la Bourse, et qu'il gagnait de l'argent gros comme lui. Même chance du côté du ménage. Trois bébés en trois ans, deux garçons et une fille. Et beaux !

— Tout alla bien jusqu'à l'hiver de 1880. Mais, le premier dimanche de décembre, en déjeunant chez Pascal, je m'aperçus qu'il était distrait, préoccupé, et que, de temps en temps, prenant une habitude d'autrefois, quand il avait quelque souci, il saisissait le bout de sa longue moustache roussie et la mettait entre ses dents pour la mordiller.

— Toute la journée du lendemain, je fus inquiet, j'eus comme le pressentiment d'un malheur... Vers dix heures du soir, avant de me coucher, j'allume ma lanterne et je commence ma ronde dans le chantier comme je faisais tous les jours. Le temps était boueux et humide. Pas une étoile au ciel. Tout à coup, voilà qu'on sonne à la grille. Ça me surprend. Qu'est-ce qui pouvait venir si tard ? Je vais ouvrir et, à la lueur de ma lanterne, je reconnais mon lieutenant, engoncé dans la fourrure de sa pelisse.

— Alors il me dit brusquement : — "Masson, j'ai besoin de toi, mon vieux... Peux-tu m'accompagner... tout de suite ?"

— Bien sûr... Présent ! que je réponds sans hésiter.

— Alors, viens, reprend mon lieutenant, d'une voix sèche qui ne me disait rien de bon. Eteins cette lanterne, ferme cette grille, mets le clef dans ta poche... et suis-moi !

— "Jobés, naturellement. J'étais tout paré pour sortir. J'avais, ma casquette et ma peau de bique. Nous voilà partis. Il allait si vite que j'avais peine à marcher à son côté. Nous enfilons le qui jus qu'au pont d'Austerlitz. Pas un mot."

— Comme nous passions devant la Halle aux Vins, il me dit entre les dents :

— "Tu n'es pas fatigué ?"

— Tu vas aller comme ça jusqu'à l'esplanade des Invalides ? C'est là que nous avons affaire."

— "Jusqu'ou vous voudrez, mon lieutenant !"

— "Enfin, nous y arrivons, à cette esplanade. Absolument déserte. J'entendis une horloge éloignée sonner le quart avant onze heures. Mon lieutenant s'engagea dans un quinconce, du côté du Gros-Caillois. Les arbres étaient dépouillés, mais il y faisait quand même très noir. Nous faillîmes nous heurter contre un banc. Il s'y laissa tomber, comme accablé de fatigue, et m'ordonna, de sa voix effrayante :

— "Assieds-toi."

— Mais, quand j'eus pris place à ses côtés, il m'empoigna la main, et je sentis que la paume de la sienne était chaude à faire cuire un œuf.

— "Tu m'aimes, n'est-ce pas ? qu'il me dit alors."

— "Voyons, mon lieutenant, est-ce que ça ce demande ?"

— "C'est que je vais exiger de toi une chose très grave."

— "Allez toujours."

— "Eh bien ! écoute... Je suis un homme perdu !"

— "Et le ton dont il me lança ces mots-là, ah ! monsieur le curé, ça me donna la petite mort."

— "Perdu !... Et sans ressource !... Figure-toi, mon vieux camarade, que Kriemmann, mon associé, est un coquin, qu'il m'a abusé de sa signature, qu'il m'a compromis dans un tas de sales tripotages, que, dans un mois, deux mois, ce sera la catastrophe, la faillite, et que nous serons, lui et moi, déshonorés !"

— "Je n'ai été que faible, aveugle, tu n'en doutes pas. Mais j'ai mis mon nom sur les papiers, je suis responsable... Neus allons manquer, et d'une somme énorme... Mais suis tranquille ! Ton lieutenant ne sera pas un banqueroutier... Ce soir, après que ce misérable Kriemmann m'eut montré la situation telle qu'elle est, désespérée, je suis rentré à la maison et j'ai chargé mon valet d'ordonnance."

— "Etourdi de surprise et de douleur, lui criai :

— "Vous vous tueriez ?..."

— "Aimerais-tu mieux, me répondit-il, me voir arrêté, condamné, rayé des cadres de la Légion d'honneur ? Car c'est ainsi, il s'agit pour moi de la police correctionnelle... Pas de sensiblerie. Je sais que je parle à un homme ! Sache que je n'ai qu'à me faire sauter le caisson... Si tu me refuses ce que je vais maintenant te demander, je rentre chez moi... et "feu !" dans la tempe droite... Je mourrai avec cette atroce pensée que je laisse ma femme et mes enfants sans un sou, dans la misère... Eh bien ! cette douleur-là, mon vieux Masson, tu peux me l'épargner."

— "Je crus qu'il devenait fou et je dis machinalement :

— "Mais mon lieutenant avait son idée, et une terrible idée, comme vous allez voir."

— "Depuis quelques années, comme tu sais, murmura-t-il en s'approchant de moi, il m'a passé beaucoup d'argent par les mains. Je n'ai pas fait d'économies, je croyais que ça durerait toujours, que j'avais bien le temps. Et puis, c'était si doux d'enfouir de bien-être et de luxe ceux que j'aimais ! Pourtant j'ai pris une bonne précaution. J'ai contracté, en faveur de ma femme, une assurance sur la vie... Si je meurs, mais de mort naturelle — car le suicide, dans ces cas-là, ça ne compte pas — on lui paiera cent mille francs... Maintenant suis-moi bien... Voici un couteau, prends... Je vais te donner ma montre, mon porte-monnaie... Tu vas me frapper au cœur, me tuer d'un coup... Puis tu ouvriras mes vêtements comme si l'on m'avait foilé... et tu t'en retourneras bien vite là bas, à ton chantier, en emportant le couteau... N'oublie pas, surtout, d'emporter le couteau... Personne ne se doutera de rien... Demain, on trouvera ici le cadavre d'un homme assassiné, la compagnie paiera la prime, et ma famille aura du pain !... Je sais bien, bah ! la compagnie est riche, et puis, ça c'est l'affaire de ma conscience, je m'en explique avec le bon Dieu, s'il y en a un... Pour toi, ce que je te demande, c'est tout simplement de rendre ce dernier service à ton ami, à ton compagnon d'armes... Voyons, mon vieux Masson, astu compris ?"

— "Enfin, à force de me prier, à force de m'apitoyer sur les siens — tant pis si je vous fais horreur, monsieur le curé — mais il m'a décidé à faire ce qu'il voulait... Et je lui ai obéi !... Oh ! pour le suprême adieu, je l'ai serré sur mon cœur, je l'ai baisé sur la bouche, comme à la salle d'armes, avant l'assaut, et je l'ai frappé en pleine poitrine, et je me suis enfui comme si mes habits avaient pris feu... Au coin du pont de la Concorde, j'ai jeté dans la Seine le couteau tout sanglant, avec la montre et le porte-monnaie et je suis revenu quatre à quatre à Ivry, où j'ai pleuré toute la nuit dans mon galetas !... Et tout s'est passé comme il l'avait prévu. On a cru qu'un îdoeur l'avait tué pour le dépouiller, la compagnie d'assurances a versé la somme et M. Pascal a eu de quoi vivre et élever ses enfants."

— "N'importe ! j'y pense souvent, la nuit, quand je n'ai pas sommeil et je suis alors bien triste, et plus d'une fois, j'ai eu l'envie d'aller vous raconter la chose, monsieur le curé, dans votre cure... Mais, dans d'autres moments, quand j'y réfléchis bien, je me dis que je ne pouvais pas refuser ce service-là à mon lieutenant, que j'ai agi comme un véritable ami, et je me sens tout à fait tranquille... Eh bien ! maintenant, dites-moi franchement ce que vous en pensez ?"

— "L'abbé Poulier, qui avait écouté le récit du père Volcan avec une émotion profonde, resta pensif pendant quelques minutes, ouvrit sa tabatière et y plongea le pouce et l'index, comme pour y puiser sa réponse. Enfin, se décidant, il renifla une copieuse prise et dit à l'ancien soldat :

— "Mon cher ami, si nous étions au tribunal de la pénitence, mon devoir serait de me rappeler, avant tout, le saint commandement : "Homicide point ne sera..." et je n'aurais qu'à vous ordonner de vous repentir de votre action... Mais, ici, je me contente de vous tendre la main

et de vous dire : "Vous êtes un brave homme."

FRANÇOIS COPPÉE,  
de l'Académie française.

## DEPÊCHES Télégraphiques

## NOUVELLES Américaines

## ET Etrangères.

### La question ministérielle en France.

Paris, 20 janvier.— La crise ministérielle n'est pas encore terminée.

Le président Loubet s'est entretenu hier avec plusieurs sénateurs et députés, mais il n'a pas fait connaître ses intentions.

On met en avant le nom de M. Brisson pour la formation du futur cabinet, mais il n'est guère probable que M. Brisson consente à prendre la direction d'un ministère après avoir été défait lors du vote pour la présidence de la Chambre.

M. Rouvier est le candidat de ceux qui voudraient voir une nouvelle orientation dans le ministère et M. Sarrien est le candidat des groupes qui sont en faveur de la continuation de la politique Combes. Aucune décision n'a encore été prise par le président, et les fonctionnaires sont d'avis que la crise peut se prolonger encore quelques jours.

### La neutralité de la Chine.

Pékin, 20 janvier.— Un haut fonctionnaire des affaires étrangères chinoises a déclaré dans un interview, aujourd'hui, que la neutralité de la Chine est assurée maintenant comme elle l'a toujours été dans le passé.

Ce fonctionnaire a ajouté que toutes les précautions étaient prises et qu'il supposait que la Russie en envoyant une plainte aux puissances cherchait simplement à créer un prétexte pour ses futures demandes en compensation de la perte de Port Arthur.

Ce fonctionnaire a ensuite emphatiquement déclaré qu'il n'y avait aucun rapport entre la neutralité de la Chine et le mouvement anti-étranger et a fait remarquer combien vite les troubles qui avaient failli s'élever à Shanghai, lors d'un meurtre d'un chinois par deux marins russes de l'A-kold, avaient été étouffés.

### Condamnation du vapeur anglais "Lethington."

Nagasaki, 20 janvier, 4 heures de l'après-midi.— Le vapeur anglais "Lethington" a été condamné par la cour des prises de Sasebo.

Le "Lethington" avait été capturé le 12 janvier, dans le détroit de Shushima, par le contre-torpilleur japonais No 72. Ce navire était chargé de charbon à destination de Vladivostok.

### Valeur de la Nourriture.

En choisissant du Lait Condensé il est important d'obtenir une marque de qualité uniforme qui contienne toute la substance Grasse du Beurre, qui forme la partie la plus nourrissante du Lait Condensé. La vieille marque de Lait Condensé Eagle Brand est digne de confiance et sans contredit, la meilleure à employer.—Ad.

### EN MANDCHOURIE.

Huangshang, 19 janvier.— On a remarqué ces jours derniers que les projectiles japonais avaient une portée beaucoup plus étendue qu'auparavant et on en conclut que les gros canons de siège qui se trouvaient en position devant Port Arthur doivent avoir été expédiés au nord.

Des espions chinois confirment cette supposition et désignent même les points où les Japonais ont concentré ces canons de siège.

On ne croit pas cependant que les Japonais aient encore amenés en Mandchourie leurs canons de 11 et de 9 pouces.

La température clémente des trois dernières semaines a favorisé les opérations des Japonais.

Ces derniers utilisent le chemin de fer de Sinonintin, non seulement pour leurs opérations militaires, mais aussi pour encombrer la province de Moukden de marchandises japonaises et américaines.

Ces marchandises sont vendues par des chinois qui réalisent de beaux bénéfices.

### BANQUET

— ET —  
Représentation théâtrale de Gala  
Offerte par la  
Cité de France et les Franco-Louisianais  
— AU —  
Contre-Amiral Bonif de Lapeyrière  
Et six Officiers des Vaisseaux Français et Français de l'Ordre  
— LE 22 JANVIER.

Requeté à 20 heures, m. dans le hall de l'Union Française, 20 rue Nord-Sud-Est. Repas : restaurant de Gala à 4 heures, p. m. au théâtre de l'Opéra.

Le M. l'abbé Poulier et M. le curé de Saint-Martin-l'Église ont été invités à ce banquet.

Les billets pour le banquet sont de 10 francs, 5 francs, 2 francs, 1 franc, 50 centimes, 25 centimes, 10 centimes, 5 centimes, 2 centimes, 1 centime.

J. M. Vergès, 230 rue Daumesnil.  
C. Joubert, 619 rue Daumesnil.  
E. Aigoyen, 231 rue Daumesnil.  
A. Bresson, 430 rue de la Chapelle.  
A. Joubert, 1241 Ave. République.  
B. Joubert, 1241 Avenue de la République.  
B. Joubert, 1241 Avenue de la République.  
B. Joubert, 1241 Avenue de la République.  
B. Joubert, 1241 Avenue de la République.

### SUICIDE.

Chicago, 20 janvier.— Mme Sadie Thompson, femme de Robert Oliver Thompson, gardien de l'église épiscopale d'Oak Park, a avalé une dose de sublimé corrosif et elle est morte après une longue et cruelle agonie.

Elle s'est portée à cet acte parce que son mari lui avait reproché de noircir à sa santé par l'abus du tabac.

Mme Thompson n'avait jamais pu renoncer à l'habitude de la cigarette qu'elle avait contractée depuis sept ans.

En sentant les effets de la drogue mortelle qu'elle avait absorbée, la malheureuse a été prise de désespoir et a manifesté son désir de prolonger son existence pour le mari et la petite fille qu'elle avait plongés dans la désolation.

### Incendie d'une église.

Pittsburg, Pa., 20 janvier.— Le feu a entièrement détruit aujourd'hui la nouvelle église épiscopale du mont Washington.

Les pertes se montent à \$50,000.

La dédicace de l'église eut lieu en septembre dernier.

L'édifice sacré renfermait un orgue Carnegie de \$5,000.

Six plateaux en argent massif servant pour la quête ont été volés.

On a essayé en vain d'ouvrir le coffre avec un levier, ce qui fait croire que l'église a été incendiée accidentellement par des voleurs.

## Les troubles ouvriers à St-Petersbourg.

Saint-Petersbourg, 20 janvier. — Les ouvriers de la filature Sangalli et Rolinkin ont quitté le travail aujourd'hui, ce qui augmentera considérablement les rangs des grévistes.

Les grévistes cherchent à entraîner la grève générale et paraissent dans ce but au travers des rues du quartier industriel, cherchant à débaucher les ouvriers qui travaillent.

Ils ont obligé de nombreux ateliers à fermer leurs portes.

Plus de 5,000 ouvriers ont paradé dans les rues ce matin.

Ils ont envahi l'imprimerie de l'Académie des Sciences et ont obligé les ouvriers à cesser le travail.

St-Petersbourg, 20 janvier.— Une pétition adressée au Czar vient d'être mise en circulation parmi les ouvriers de St-Petersbourg. Elle se couvre rapidement de signatures.

Les ouvriers se plaignent amèrement de leur condition désespérée et de la privation des droits qui doivent être "reconnus à tout être humain".

La pétition exprime un profond dévouement à l'empereur et à la famille impériale, et se termine sur ces mots :

— "Ayez pitié de nous. Laissez nous vivre. Si tu nous abandonnes dans cette position, nous préférons mourir."

St-Petersbourg ont fermé leurs portes en réponse aux menaces